

Richard Rentsch Le Lausannois raconte la vie du compositeur dans une chorégraphie étincelante et une réécriture de la partition inachevée du «Requiem». Première à Budapest.

Le Suisse qui fait danser Mozart

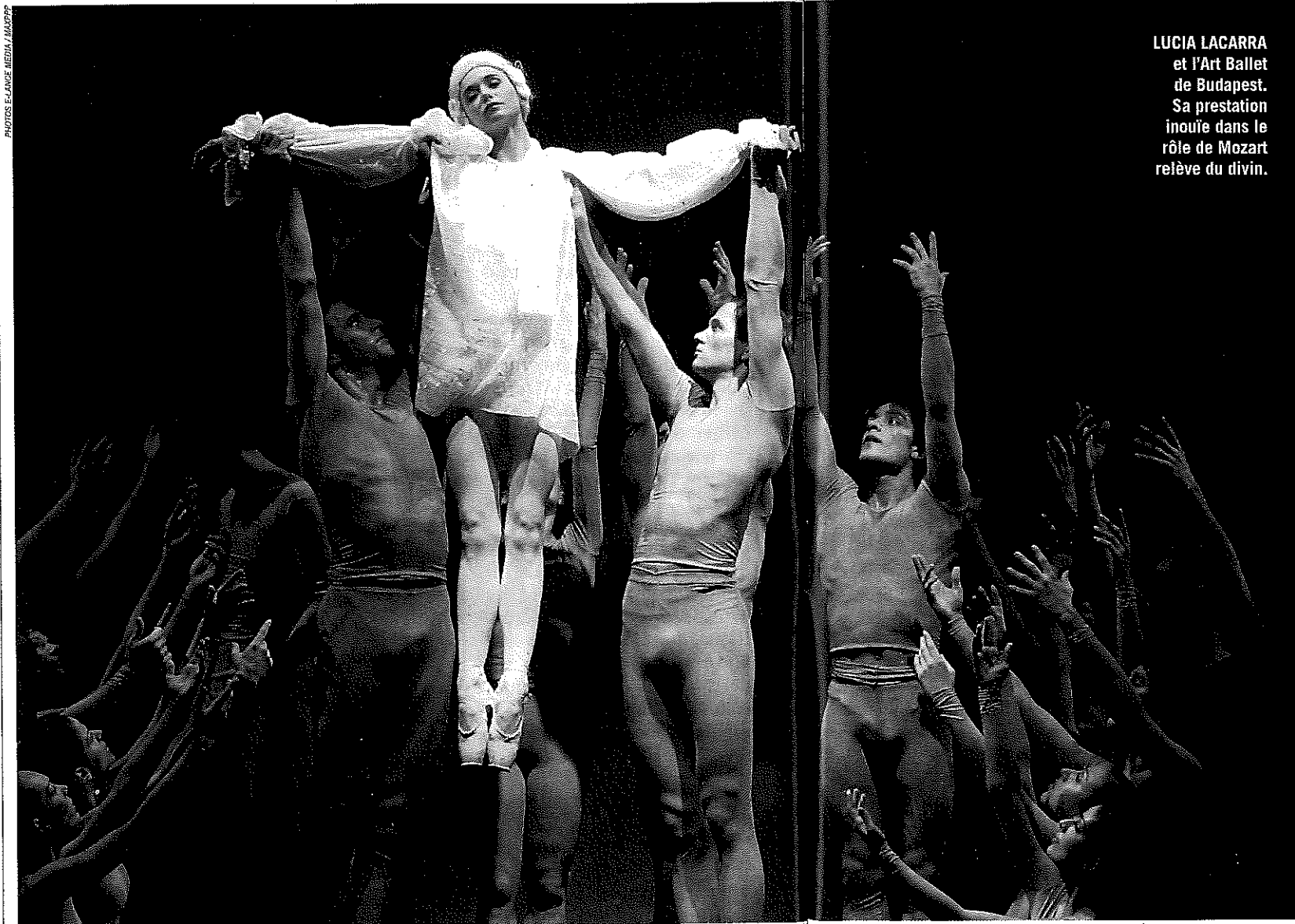
Christophe Flubacher, Budapest

Quand il meurt d'épuisement en 1791, Mozart laisse, dès la huitième mesure du Lacrimosa, un «Requiem» inachevé. Cette messe des morts à la genèse incertaine – qui donc la lui a commandée? – est un peu la sienne. Un épilogue dramatique que Wolfgang Amadeus semble avoir écrit pour se conclure et s'y résumer tout entier, pour signifier l'amertume et le désarroi d'une vie inachevée, ce que le soupir soudain suspendu du Lacrimosa traduit avec une incomparable émotion. Choisir ce «Requiem» pour raconter la vie de Mozart et la célébrer par la danse s'impose dès lors tout naturellement à Richard Rentsch, compositeur lausannois talentueux et épris de musique sacrée, pour qui l'œuvre du génie de Salzbourg reste indépassable: «Par sa perfection et, par instants, son incroyable simplicité, elle est cet accès direct à Dieu, à cette épure dont nous procédons et que notre vie scande inlassablement.» La première de «Mozart, une vie, un requiem» a eu lieu dimanche 9 février au Thalia de Budapest. Elle a connu un triomphe, elle en attend d'autres en Europe et notamment en Suisse où Richard Rentsch devrait être légitimement reconnu par ses pairs.

Ce professeur de musique au Gymnase de Beaulieu à Lausanne, qui n'a de cesse de communiquer à ses élèves parfois gavés de techno son amour du sacré, s'est donc attelé à l'écriture des scansion manquant qui agencent traditionnellement un requiem: la fin du Lacrimosa, le Domine Jesu, le Sanctus, l'Hostias, le Benedictus et l'Agnus Dei, dans un respect absolu du texte latin, en s'inspirant toutefois des airs sacrés des XIX^e et XX^e siècles et de Maurice Duruflé notamment. «Je n'ai rien retouché de ce qui est indubitablement de la plume de Mozart. J'ai aussi respecté la présence au sein de l'orchestre d'un

instrument particulièrement en vogue du vivant de l'artiste, le cor de basset, tombé en désuétude par la suite. Dans ma composition, par contre, j'adopte la clarinette qui l'a supplanté. La transition d'une

œuvre à l'autre est volontairement chaotique car elle correspond à la mort de Mozart, à sa descente aux limbes, à l'effroi de l'au-delà, avant de se conclure par l'acceptation et l'apaisement. Tout requiem



LUCIA LACARRA et l'Art Ballet de Budapest. Sa prestation inouïe dans le rôle de Mozart relève du divin.

doit, selon moi, se construire en effet comme un triptyque fait d'hébétéude, de consentement et de rémission devant la mort.»

Une étoile pour Amadeus

La composition une fois achevée, Richard Rentsch dirige ensuite l'orchestration qu'en fait l'Hungarian Philharmonics et s'associe avec Gérard-Michaël Bohbot, à la tête de l'Art Ballet de Budapest, qui signe là une chorégraphie étincelante. «La Hongrie s'est imposée à moi en raison, d'abord, de l'adhésion populaire qu'on y rencontre, explique le Lausannois. Héritage caractéristique de l'époque communiste, les Hongrois se rendent à l'opéra, au théâtre ou au concert comme nous allons au cinéma ou au restaurant. Pour une première, cette reconnaissance était capitale. La disponibilité d'un orchestre réputé et d'incontestables facilités pécuniaires ont

aussi joué un rôle.» Par ailleurs, ajoute Bohbot, «les corps et les écoles de ballet hongrois sont d'inspiration russe, un label de qualité qu'il n'est point besoin de rappeler». Mais aussi, et c'est l'une des clés fondamentales qui ouvrent au succès, le chorégraphe français s'assure la présence et la participation de la danseuse étoile Lucia Lacarra, lauréate l'automne dernier du Prix Nijinski qui sacre cette Espagnole de San Sebastian meilleure danseuse au monde. Sa prestation inouïe dans le rôle de Mozart, où chaque mouvement, guidé par la voix de la soprano, affranchit le corps de ses contraintes physiques, où l'immobilité même de la mort est encore de la danse, où chacun des miracles dont sa grâce est capable stupéfie le spectateur, tout cela relève du divin.

«Mozart, explique-t-elle, dépasse la technicité et la virtuosité pour toucher l'âme et le cœur, atteindre les arcanes de la spiritualité. Il en va de même avec la danse et c'est pourquoi cette rencontre est si pertinente. On oublie les heures de travail, la famille qu'on a dû abandonner toute jeune, un peu de la vie à laquelle on a renoncé. On oublie surtout la souffrance qu'on s'est imposée. Au point que je dirai que c'est quand je ne danse pas que je souffre...» Alliant l'espérance de la jeunesse à l'épuisante agonie d'un esprit terrassé dès l'âge de 35 ans par la mort, Lacarra ne danse plus Mozart, elle est Mozart lui-même. D'un pied levé, d'une arabesque, d'un sourire ou d'une affliction, elle sait nous résumer un destin qui nous dépasse, une vie d'exception, portée par la musique crépusculaire du «Requiem», véritable prière de compassion à la douceur amère, où les larmes, comme annotées en marge de la partition, déclinent l'humaine condition. C'est d'ailleurs le trépas, dans lequel Lacarra nous bouleverse par-dessus tout, qui la laisse seule sur la scène du Thalia, petit nuage de flanelle blanche, étoile qui se consume dans un ultime baiser à la vie.

«J'ai commencé la danse à l'âge de 10 ans. A 15 ans, j'étais professionnelle, mais c'est Roland Petit qui me donne à Marseille mon premier grand rôle dans le ballet «Notre-Dame de Paris», aux côtés de Patrick Dupond, en 1994.» Artiste de



LUCIA LACARRA et RICHARD RENTSCH

l'année en 1995, danseuse principale au San Francisco Ballet, avant de rejoindre le Bayerisches Staatsballet de Munich, Lucia Lacarra se souvient de ses premiers pas: «Quand on est venu dire à ma mère que j'étais faite pour la danse, elle a eu peur; elle m'a alors emmenée à l'académie de danse qui était éloignée de mon village, avec le secret espoir que la séparation, la dure réalité d'une école exigeante et la confrontation avec des élèves plus expérimentés que moi me ramèneraient bien vite à la maison... Mais j'avais la danse chevillée au corps, petite j'imitais même les figures de gymnastique, tout ce qui mettait le corps en jeu!» Célébrée dans la presse mondiale, saluée comme la relève incontournable des Guilhem et autres Pietragalla, elle n'en reste pas moins d'une déconcertante simplicité: «Le meilleur compliment qu'on m'ait jamais fait, explique-t-elle, vient de ma mère. De retour, après une très longue absence, elle m'a dit: «Tu n'as pas changé!»»

Qu'est-ce qui la séduit tant dans la musique de Richard Rentsch? «Il n'a jamais prétendu faire du Mozart, simplement traduire par la musique l'admiration qui le nourrit. Ce qui ressort de son écriture, c'est l'hommage et le sens du sacré. De fait, nous nous rejoignons complètement. J'écoute cet air, je m'imprègne, je me conforme à son image, je deviens un instrument moi-même, un instrument de plus dans l'orchestre.» Qu'il suffise pour s'en convaincre de la voir dans l'Agnus Dei, portée par le corps de ballet qui se transmet de main en main sa dépouille jusqu'au catafalque où l'attend son père. Dernière mesure, note ultime d'une œuvre enfin parachevée, Lacarra résume d'une seule attitude l'essence du «Requiem». «Elle est, dit Richard Rentsch, le sel des larmes et le réconfort des anges.»